RÉALISER LE PAYS

Le livre de **Roy MacSkimming** *Cold War: The Amazing Canada-Soviet Hockey Series of 1972* a été re-publié sous forme de ebook par Greystone Books, ainsi que sa biographie non autorisée de Gordie Howe, *Gordie: A Hockey Legend*. MacSkimming est également l'auteur des romans sur les Premiers Ministres *Macdonald* et *Laurier in Love* (Thomas Allen).

L'image iconique que nous adorons revisiter : les bras en l'air, le visage rayonnant de joie, Paul Henderson qui saute dans les bras de son co-équipier Yvan Cournoyer après avoir marqué le « but du siècle ».

Quarante ans ont passé, et nous nous complaisons encore avec ce triomphe de dernière minute contre l'Union Soviétique en 1972. Mais nous reconnaissons plus gracieusement notre marge de victoire très mince. Nous apprécions aussi le jeu brillant des Soviétiques, les profonds changements que la Série a engendré dans le sport, et – inévitablement, étant donné l'importance du hockey pour les Canadiens – comment cette dernière a changé le pays.

Cournoyer lui-même avait prononcé une phrase mémorable en évoquant la signification de la Série pour les Canadiens. Lorsque j'ai interviewé l'ailier droit vedette des Canadiens de Montréal pour mon livre : *Cold War: The Amazing Canada-Soviet Hockey Series of 1972*, il a décrit la série comme ayant eu une plus grande importance que le saint Graal du hockey qu'est la Coupe Stanley : « La Coupe Stanley c'est quelque chose dont tu rêves toute ta vie et lorsque tu la gagnes pour la première fois, c'est comme un rêve devenu réalité. Mais en '72, c'était comme si le pays au complet se réalisait ».

Rien n'exprime mieux l'influence de la série. C'était notre opportunité tant attendue de professer une foi centrale en notre identité nationale, que peu importe ce que nous pouvions être, nous étions les meilleurs au sport que nous avons inventé.

La réalité, en fait, était beaucoup plus difficile, complexe et d'une portée considérable. Alors que le drame atteignait des sommets insupportables durant le mois de septembre 1972, ce n'était pas seulement nos joueurs qui étaient mis au défi : notre compréhension de soi en tant que Canadiens était en jeu et nous devions confronter nos propres vanités et vulnérabilités. Ce que nous avons appris nous a aidés à grandir.

Avant 72, nous étions offensés que le Canada ne pouvait envoyer ses meilleurs joueurs pour participer aux Olympiques ou aux championnats mondiaux. La définition douteuse de la Ligue internationale de hockey sur glace de ce qui constituait l'amateurisme empêchait les joueurs de la Ligue nationale de hockey de prendre part aux championnats internationaux, mais elle permettait toutefois aux Soviétiques de jouer à temps plein pour l'état, faisant d'eux d'éternels champions du monde. Les Canadiens en avaient marre de l'hypocrisie. Un sondage national effectué par le supplément *Weekend Magazine* en 1969 démontrait que 99% des répondants désiraient une confrontation entre les Soviétiques et la LNH.

Le gouvernement fédéral encourageait l'idée. Le ministère des Affaires étrangères poursuivait une « diplomatie du hockey » comme partie intégrante de la politique du Premier ministre Trudeau pour de meilleures relations avec l'URSS. Dans un échange de visites avec le Premier ministre soviétique Alexei Kosygin en 1971, Trudeau a soulevé la question d'une compétition de hockey entre les deux pays. Peu de temps après, le deuxième secrétaire à l'ambassade canadienne de Moscou, Gary Smith, alors dans les premiers stades d'une carrière diplomatique distinguée, a capté des signaux dans le journal d'état *Izvestia* que les Russes étaient enfin prêts à compétitionner avec la LNH. Des pourparlers officiels s'ensuivirent, résultant en une entente de tenir une série de 'parties amicales,' quatre dans chaque pays, présentant les 'meilleurs contre les meilleurs'. Aucune coupe n'était en jeu : simplement le symbole mondial de la suprématie du hockey.

Comme si les enjeux n'étaient pas assez énormes, les Canadiens ont ajouté un tout autre niveau de signification aux séries. Dans la frénésie de spéculation menant à la partie d'ouverture de la série, les équipes en sont venues à symboliser les systèmes politiques incompatibles de leurs sociétés respectives. Nos hommes étaient des individualistes robustes, indépendants et entrepreneurs.

Leurs hommes étaient des robots programmés, des rouages dans la machine communiste, version hockey. À un niveau primal, irraisonné, nous croyions que la victoire canadienne allait prouver non seulement la supériorité de notre jeu mais aussi de notre mode de vie.

Nous nous sommes permis quelques anxiétés. Parce que la saison de la LNH n'avait pas encore commencé, Équipe Canada devait se mettre en forme, tandis que les Soviétiques s'étaient entraînés toute l'année. Et puis Bobby Orr et Bobby Hull, considérés par beaucoup comme les meilleurs joueurs du Canada, ainsi que l'architecte de l'équipe soviétique, Anatoly Tarasov, ont été mis de côté.

Orr parce qu'il était blessé, Hull car la LNH a utilisé son pouvoir de véto contre sa participation suite à sa décision d'aller jouer pour l'Association mondiale de hockey.

Tout de même, la grande majorité des « experts » avaient choisi le Canada comme gagnant évident. Plusieurs prédisaient huit parties faciles, une attente qui ne laissait aucune place à l'erreur ou à la surprise.

Nous *devions* gagner. Quelle autre alternative y avait-il ?

Tandis que les Soviétiques prenaient place sur la patinoire du Forum de Montréal, portant leur casque rouge de cosmonaute, le visage impassible, avec des noms imprononçables, ils ressemblaient en effet à des robots. C'était un moment grisant : les deux superpuissances mondiales du hockey se confrontaient pour la première fois. Les Canadiens, la tête à découvert, les cheveux longs au vent, ont marqué deux buts sans tarder et le dénouement prévu semblait assuré. Quelques moments plus tard, nous avons découvert à quel point les Soviétiques pouvaient marquer. Loin d'être enrégimentés et prévisibles, leur style était rapide, furieux et créatif, un bon 'match' pour le hockey offensif des Canadiens de Montréal à son meilleur. Nous avons rapidement appris à prononcer : Valery Kharlamov, Alexander Yakushev, Vladislav Tretiak.

Lorsque la première partie pris fin miséricordieusement, une brume épaisse, faite des cendres de l'invincibilité de la LNH, est montée de la patinoire : le résultat au tableau indiquait Union Soviétique (7) et Canada (3). Foster Hewitt, personnalité-radio, répétait le résultat sans arrêt pour l'énorme audience qui écoutait, comme s'il était incapable de croire ce qu'il décrivait, d'un jeu incroyable à l'autre.

Écroulés devant leur téléviseur, les Canadiens vivaient un traumatisme collectif. La prise de conscience qu'on pouvait perdre amenait des possibilités redoutables. Un mythe national allait périr. Le système communiste, bien que symboliquement, triompherait. Soudainement, une série de 'parties amicales' préfigurait le paroxysme longtemps redouté de la Guerre froide.

Un missile balistique soviétique intercontinental avait explosé en plein cœur de Montréal.

Les Canadiens n'ont pas répondu à la défaite avec l'esprit poli et modéré correspondant au stéréotype national. On agonisait. On désespérait. On rageait. L'entraîneur de l'équipe canadienne, Harry Sinden, l'a dit le mieux : « Un petit morceau de chacun d'entre nous est mort aujourd'hui ».

Le processus de deuil a commencé avec incrédulité, mais a rapidement tourné à la honte et la colère. Les mêmes médias qui avaient prédit la victoire facile reflétaient l'humeur noire du public. La *Montreal Gazette* a écrit au sujet de « l'arrogance » et de « l'humiliation » de l'équipe canadienne. Le titre dans *Dimanche-Matin* affichait « Le Canada humilié 7-3 ». Le *Globe & Mail* l'a qualifié « d'un résultat choquant, incroyable » et le chroniqueur sportif *Globe* Dick Beddoes a demandé : « Est-ce que la Ligue nationale de hockey était une fraude durant toutes ces années ? »

Beddoes avait au moins la sincérité d'assumer ses paroles. Ayant juré que si les Soviétiques gagnaient une seule partie, il « mangerait sa chronique à midi pile dans un bol de borscht », il s'est mis à table sur les escaliers du consulat soviétique de Toronto.

Malgré une victoire canadienne à la deuxième partie au Maple Leaf Gardens – sans doute la partie la plus importante psychologiquement parlant, car il s'est avéré très tôt que l'équipe canadienne pouvait battre les Soviétiques – et une partie nulle lors de la troisième partie à Winnipeg, la désillusion de la population a atteint son apogée à la quatrième joute : une perte humiliante de 5-3 à Vancouver. Des huées pleuvaient sur la tête des joueurs canadiens, inspirant le capitaine Phil Esposito à défendre passionnément l'effort de son équipe, baigné de sueur, à la télévision nationale – l'un des grands morceaux de rhétorique spontanée de l'histoire canadienne.

Lorsqu'Équipe Canada a quitté le pays pour se préparer à la seconde moitié de la série dans l'URSS, presque personne ne s'est pointé à l'aéroport pour leur dire au revoir. Les joueurs sentaient que leur pays les avait abandonnés. Les huées avaient été assez horribles – le gardien substitut Eddie Johnston l'avait comparé à huer sa propre armée en temps de guerre. Mais les joueurs étaient déroutés et blessés par le mépris continuellement exprimé envers eux dans les médias. Ils avaient intériorisé les attentes du public d'être les représentants de leur nation, de leur tradition de hockey, de leur idéologie politique : Esposito dira plus tard qu'il « aurait tué pour gagner ». Et maintenant, ils savaient mieux que quiconque à quel point les Russes étaient exceptionnels et qu'un grand défi les attendait. Pourtant, de nombreux Canadiens ne pouvait que blâmer l'équipe canadienne pour la perte de leurs illusions : un blocage émotionnel reflétant mal la maturité du pays.

Pendant la pause de la mi-série, les joueurs ont dû reconstruire leur confiance. Ils ont joué deux joutes d'exhibition à Stockholm contre l'équipe nationale suédoise, remportant une victoire et un match nul, ce qui leur a donné un avant-goût de la grande surface de glace internationale et des arbitres hostiles auxquels ils allaient faire face à Moscou. Loin des projecteurs des médias canadiens, les joueurs ont confronté leur situation existentielle et formé une équipe unie. Demandez à n'importe quel membre d'Équipe Canada, il pourra identifier le moment où cette collection d'individus disparates provenant de différentes équipes de la LNH ont mis leurs rivalités de côté pour bâtir une conviction partagée : ils ne pouvaient compter sur

personne mis à part leurs coéquipiers. Comme Ron Ellis, joueurs des Maple Leafs de Toronto, l'a dit, en référence à l'entourage d'Équipe Canada, ils étaient « cinquante contre le monde ».

À la maison, de nombreux Canadiens ont eu du mal à garder la foi. Il était difficile de croire qu'une équipe avec une seule victoire à domicile pourrait gagner trois parties sur quatre sur la glace ennemie : c'était le défi auquel devait maintenant faire face Équipe Canada. Pourtant, Cournoyer, Esposito, Henderson, Serge Savard, et tout autre membre de l'équipe, croyaient tous pouvoir relever ce défi. Ils y ont toujours cru, même après avoir perdu le premier match à Moscou 5-4 – une défaite crève-coeur après que le Canada ait perdu une avance de 4-1.

Or, dans la position peu enviable d'avoir besoin de gagner chacun des matchs restants, Équipe Canada avait besoin de toute la foi possible : la foi de Henderson qui s'est encouragé : « On se dit : 'On ne va pas perdre' », ou Cournoyer, qui a cru que c'était la peur saisissante de perdre, de rentrer chez soi et faire face à la colère de leurs compatriotes, qui a aidé Équipe Canada à réaliser ce miracle. Toute l'équipe partageait l'espoir de ce miracle et l'ineffable Henderson l'a atteint en marquant le but gagnant durant les parties six, sept et huit.

La moitié russe de la série a eu plusieurs moments comiques. L'équipe canadienne était obsédée par l'idée que le KGB avait mis leurs chambres d'hôtel sous écoute, avait volé leurs approvisionnements de bifteck et de bière du Canada et était responsable pour les appels téléphoniques mystérieux dans les chambres au milieu de la nuit. Il y a eu des moments tristes aussi : Bobby Clarke, qui avait joué solidement sur la ligne avec Henderson et Ellis, a délibérément fracturé la cheville de Kharlamov; Jean-Paul Parise a menacé un arbitre avec son bâton; Alan Eagleson, qui avait contribué à rallier l'estime de soi des joueurs dans son rôle de chef d'équipe, a bousculé des soldats soviétiques près de la patinoire et a fait un signe obscène à la foule.

Au bout du compte, ces choses ont été presque oubliées dans l'épiphanie du but de Henderson avec 34 secondes restant dans la série. Du point de vue canadien, une catastrophe avait été évitée, la justice rendue. Nous avions à nouveau la foi. Nonobstant les doutes antérieurs, la nation entière avait cessé de travailler pour regarder la partie finale et était maintenant folle de joie. Il y avait autre chose qui se passait, toutefois.

Des millions de Russes et de Nord-Américains ont regardé les huit parties à la télévision, ce qui leur a permis de jeter un regard sur la société de l'autre, une occasion rare. Les deux peuples ont partagé l'expérience de côtoyer l'ennemi dans un face à face : ils n'ont pas vu de missiles nucléaires, simplement d'autres êtres humains se consacrant, comme eux, au hockey. La détente a pris plusieurs formes : la série de '72 était l'une d'elles.

La foule est aussi devenue une partie intégrale du drame. Au Canada, les fans ont hué leur mécontentement, alors qu'à Moscou, ils ont observé le décorum stoïque décrété par leurs dirigeants. Mais les Russes ont aussi été étonnés de constater le son rauque de 3000 visiteurs canadiens dans le stade Luzhniki, sonnant la trompette, brandissant le drapeau de leur pays et hurlant leurs opinions.

Par la suite, le sport lui-même a radicalement changé, surtout au Canada. Secoués mais profondément impressionnés par l'excellence des Soviétiques, nous avons révolutionné notre sport. De toute évidence notre dépendance au jeu physique et à un cœur pur ne suffisait plus. Nous avons mis un nouvel accent sur le patinage, les passes et le travail d'équipe, passant à un style plus rapide, plus habile, plus sophistiqué qui est maintenant joué partout.

Le processus de fertilisation croisée s'est développé encore plus avec l'ouverture de la LNH aux Européens : les Suédois, les Finlandais et les Tchèques dans un premier temps, éventuellement les Russes et les autres. Les compétitions internationales avec des joueurs de la LNH sont devenues la norme. La série de la coupe Canada présente des joueurs professionnels de plusieurs nations : le Canada a gagné souvent, mais pas toujours. Enfin, en 1998, les joueurs de la LNH ont été autorisés à jouer pour leur pays aux Jeux olympiques. Les débuts olympiques des professionnels canadiens ont été désastreux : ils ont terminé quatrième. Mais de toute façon, nous y avons survécu, acceptant le fait que la Russie n'était pas la seule puissance de hockey à nous avoir rattrapé.

Nous avons maintenant appris à partager notre sport avec le monde entier. Nous regardons les compétitions internationales avec patriotisme et plaisir, que ce soit des professionnels ou des juniors, hommes ou femmes, sachant que ces événements nous présentent le meilleur hockey de l'année. Ce partage de notre sport national reflète le partage de notre pays avec des Canadiens de nombreuses cultures. La mondialisation du hockey est devenue une partie de notre multiculturalisme.

C'est le véritable héritage de 1972. Une autre forme de la guerre dans un premier temps, la Série a évolué vers un paradigme de la coexistence. Aujourd'hui, l'excellent gardien Tretiak appelle le Canada « ma seconde maison ». Les guerriers survivants russes et canadiens se retrouvent pour des réunions et s'informent sur les épouses et les petits-enfants des autres. Il y avait même une rumeur dans les médias, par la suite écartée, que Vladimir Poutine et Stephen Harper s'affronteraient dans le cadre des célébrations du quarantième anniversaire de la Série.

Aucun côté n'a véritablement perdu. La Guerre froide a perdu.